

SEULE LA BEAUTE EMEUT

ENTRETIEN. Le philosophe Marcel Conche publie son dernier essai. Où il est question de la grâce, de la nature, et des baisers des femmes.

Par Marion Cocquet

Publié le 13/04/2020 à 13:00 | Le Point.fr i

Conche, philosophe spécialiste de la métaphysique, chez lui dans sa maison d'Aillac en «2014. Marcel regrette un peu l'époque où j'étais professeur à la Sorbonne, il © Patrick ALLARD/REA

Il y a longtemps que je suis à la retraite. Je n'ai pas demandé à partir, il paraît que j'avais atteint l'âge. 67 ans, ils auraient pu attendre un peu. Enfin, ils m'ont quand même donné une pension. Elle n'est pas énorme, mais elle me permet d'acheter des choux fleurs. J'aime beaucoup les choux fleurs en salade, et les pamplemousses. » On aurait tort de hausser les épaules. Le chou-fleur est une affaire sérieuse. Comme la figue, le raisin, l'araignée. Le pinson lui aussi est une affaire sérieuse. Marcel Conche, 98 ans tout récemment sonnés, leur consacre une part importante de son dernier livre, *La Nature et la Beauté* (éd. HDiffusion), paru en janvier.

Il a été un très grand philosophe, un spécialiste reconnu d'Héraclite, d'Épicure, de Parménide. De son œuvre pléthorique, il retient d'abord les ouvrages de référence, ceux que ses pairs en philosophie continuent de citer. Mais il écrit autre chose aujourd'hui, des textes plus personnels. Dans *La Nature et la Beauté*, il parle de son enfance paysanne en Corrèze, du peu de talent qu'il a montré pour l'amour et le bonheur, des baisers des femmes. Ceux qu'il a reçus, ceux qu'il n'a pas osé prendre, ceux que sa mère, morte à sa naissance, n'a pas eu le temps de lui donner. Il parle aussi des choux-fleurs en salade, et de la beauté du vivant.

Science Actualité

Announce Voici ce que votre pharmacien fait quand il a du mal à digérer Lire aussi « Marcel Conche : dialogue avec Épicure » « Nous avons bien tort de nous plaindre » Il l'a découverte tardivement, devant le cerisier qui fleurissait à sa fenêtre. Grâce soit rendue à la retraite. « C'est à cela qu'elle est utile, dit-il au téléphone. La retraite permet de regarder ce qui est beau et d'y rester un bon moment. Lorsqu'il s'agit d'une belle femme, évidemment, il n'est pas permis que le regard s'attarde. Mais devant la nature, ou le Parthénon, on y est autorisé. » Après la révélation du cerisier, le philosophe a laissé un peu de côté les théories théorisantes et les établissements de textes. « Il est vrai que la raison est mon côté essentiel et que la philosophie est née en moi de l'essor spontané de la raison, écrit-il. Or, irréductible au rationnel est le côté émotif. Les grands systèmes réalisent une certaine harmonie, mais seule la beauté émeut. »

Et la beauté est partout puisque toute chose est belle de sa beauté propre. Le renard, de sa beauté de renard ; le pinson, de sa beauté de pinson. Quoique moins beau qu'un svelte jeune homme, un vieillard ventripotent reste beau de sa beauté d'homme. « Une libellule, c'est merveilleux comme réussite de la nature, ajoute Marcel Conche. Je dis » de la nature « parce que pour moi la nature est la source éternelle de tout ce qui vit, le poète premier

inventeur de tout. Rien n'y est seulement mécanique, tout est inspiré. C'est pourquoi je ne peux penser à la nature sans beaucoup de joie ». Il s'arrête, et reprend : « Nous avons bien tort de nous plaindre. J'ai écrit cela quelque part, je ne sais plus où. Mais je m'y tiens, malgré un décollement de la rétine qui me gêne beaucoup, malgré le cancer que j'ai eu. »

De la pandémie, Marcel Conche dit qu'elle est un moment historique, mais qu'il passera, puisque tout passe. Le confinement, c'est vrai, n'a pas changé grand-chose au cours de sa vie. Il s'est toujours plu dans la solitude. Il ne peut pas voir son fils, François, mais il s'en accommode. Il préconise de lire Montaigne. Moins pour apprendre à vivre reclus, comme l'auteur des Essais retiré de bonne heure dans sa tour, que pour savoir rester amis avec tous, lorsque la tempête fait rage. « Montaigne a vécu les guerres de religion, mais en parvenant à préserver des relations de paix et de compréhension avec les catholiques et les protestants. Il est toujours bon de revenir à lui dans les moments difficiles. »

« Moi, je ne m'ennuie pas du tout » Il y a beaucoup de Montaigne, d'ailleurs, dans l'écriture de Marcel Conche : la même manière « à sauts et à gambade », le même examen de soi. Parce qu'il voit mal sans doute, et écrit à la main, il se répète un peu et des lignes mélodiques se créent qui s'entremêlent, s'éteignent puis reviennent : le village d'Altilac, sa tante Alice, son père, sa jeunesse perdue à ne rien apprendre au cours complémentaire de Beaulieu, les baisers encore. « Ce n'est peut-être pas très intéressant, mais moi cela m'intéresse, commente-t-il. Beaucoup de gens parlent de ce qu'ils ne connaissent pas, je parle de ce que je connais. Montaigne a été le premier à dire qu'il valait la peine de parler de soi. » Depuis le premier tome de son Journal étrange paru en 2006, Marcel Conche se raconte donc. Il dit quel homme il fut, quel homme il est. Un homme qui n'a pas l'étoffe d'un héros et qui a continué de philosopher quand, pendant la guerre, d'autres prenaient le maquis – mais un homme qu'on ne comptera jamais au rang des chasseurs. Un homme « impatient », aussi, et qui a commis son lot de petites vilénies. Ce jour où il a repris sa femme qui se réjouissait du succès de « leur » livre, Montaigne ou la conscience heureuse : « C'est tout de même moi qui l'ai écrit. » Cet autre où, adolescent, il a brûlé un album qui lui avait été offert enfant, et que son frère cadet aurait aimé recevoir. Pas de gros crimes, non, de ces lâchetés de trois fois rien qui font elles aussi la matière d'une vie. Il continue d'écrire, il continuera. « Que faire d'autre ? Si je n'écrivais pas, j'achèterais une télévision, et ce serait la fin de tout. Les gens qui regardent la télévision sont ennuyés de la vie, sans doute. Moi je ne m'ennuie pas du tout. »

« Aimer, c'est désirer voir » De certains auteurs, il regrette qu'ils n'aient pas davantage parlé d'eux. Bergson, par exemple. « Bergson a été un très grand philosophe. Est-ce qu'il a été amoureux ? Sans doute, mais on l'ignore. C'est dommage, ç'aurait été intéressant. » Marcel Conche, lui, a souvent décrit comment, à 86 ans passés, il s'est épris d'Émilie, une jeune femme qui était venue le trouver pour qu'il lui apprenne le grec et qu'il a suivie jusqu'en Corse, où elle plantait des oliviers, où elle produit aujourd'hui une des meilleures huiles d'olive au monde. « Pour Spinoza, aimer, c'est désirer voir, ajoutet-il. Lorsque j'étais en Corse avec Émilie, sa présence seule me rendait heureux. Je n'ai jamais eu de prétention à autre chose. Je n'aurai pas connu le bonheur que procure l'amour partagé, c'est ainsi, mais cela ne me rend pas mélancolique. » Et puis, la jeune femme a eu sa part dans sa reconquête tardive de la contemplation et sa fascination pour la grâce, cette « qualité du mouvement qui fait oublier son caractère mécanique, qui exclut la brutalité ».

Lire aussi « La femme qui veut sauver les oliviers »

La nature que Marcel Conche a connue enfant n'avait pas le temps pour la beauté, elle. « Quand je travaillais dans les champs et les vignes, je regardais les choses comme des outils, je ne songeais pas à les contempler. » Il partageait avec son ami Michel Serres, disparu en juin 2019, fils de batelier, le refus d'un « bon vieux temps » fantasmé. Il se rappelle encore les cris des cochons égorgés dans la cour de la ferme, les lapins aux yeux crevés, ce jour où son père découvrit une anguille et la porta à sa nouvelle épouse, qui la jeta vive dans une poêle brûlante. « Mon père a fait de très belles choses dans sa vie, mais cela, je ne peux pas lui pardonner. » Il a raconté, aussi, sa rencontre en Sorbonne avec Jean d'Ormesson – le fils d'aristocrate avait le visage bruni par un récent séjour à la montagne, lui, les mains noircies par le brou des noix qu'il avait ramassées en Corrèze.

« On raconte qu'il y a des gens qui meurent » Marcel Conche a quitté Altilac, où il est né, où il était revenu s'installer après Émilie. « Ce serait trop dangereux pour moi d'habiter là-bas, car j'y serais seul. » Il vit désormais à Treffort, dans l'Ain, où son petit-fils Sébastien vit également et où une dame vient chaque jour s'occuper de lui et lui faire à manger. On s'assure désormais qu'il ne reste pas seul et, face à ce constat, l'angoisse de la mort lui serre parfois le cœur. « Cette crainte est passée de mon entourage à moi-même, écrit-il, et je me trouve aujourd'hui à connaître non la préoccupation de la mort en général, mais de ma mort. » Il serait une « proie idéale », c'est vrai, il est tout de même fort vieux. Mais au fond, il n'y croit pas entièrement. « On raconte qu'il y a des gens qui meurent et qu'on enterre, comme si d'un seul coup une âme pouvait disparaître. Je ne sais pas du tout comment elle se débrouille après la mort, mais je ne crois pas qu'elle puisse s'éteindre comme on souffle une bougie. » Un matérialiste convaincu de l'immortalité de l'âme ? « Je ne suis pas vraiment matérialiste. J'ai des affinités avec eux, je les aime bien. Mais la matière, c'est la mort, ça ne peut pas être un principe. La nature seule peut l'être. »

Avant sa disparition, Michel Serres plaidait pour la défense de l'environnement, pour un nouveau « contrat naturel » entre l'homme et la terre. Marcel Conche a le sien, plus modeste. « Il ne faut pas vivre les jours d'il y a cinquante ans avant ou après aujourd'hui, il faut vivre au présent, du mieux qu'on peut, en faisant le moins de mal possible. » En continuant d'aimer les anguilles, les femmes, les choux-fleurs en salade.